

Leibniz

Le son. Comme une corne de brume. Appel au retour. Il devait rentrer. Ne plus penser à autre chose que marcher. Marcher sur les pierres. Marcher sur l'herbe. Marcher sur les zones d'ombre. Éviter les zones de lumière que les feuilles laissent filtrer. Un saut. Un autre. Deux petits. Attendre. Comme si il était une souris qui avait remarqué l'ombre d'un oiseau de proie. Se glisser sous les roches, profiter de la distribution aléat... Marcher. Sauter. Glisser. Trois pas longs. Attendre. Regard rapide devant. Maison à trente mètres. Loin.

Le son. Encore. Réveil. Leibniz est alerte. Silence. Noir dans sa tête. Marcher. Fureter. Gauche à petits pas. Collé à un tronc. Un pied sur la racine. L'autre en suspension. Le poser loin. Très loin et revenir un peu en arrière. Encore à gauche. Trois secondes. Courir sur quelques mètres. Se coucher. Attendre. Attendre. Attendre. Ramper. Rouler. Debout. Ne pas penser à tendre la main. Ne pas penser à la poignée de la porte. Ne pas penser au mouvement. Tête vide. Tête vide. Porte fermée. Encore deux mètres. Un mètre. Attendre. Ne pas penser. Piano. Ne. Pas. Penser. Au. Piano.

Il s'assit devant les touches. Appuya sur l'une d'elles. Puis deux autres. Puis cinq. Il commença la fugue Toccata en D mineur de Bach. Très rapide tout d'abord puis plus lentement, un crescendo-decrescendo qui lui rappelait les rapides qu'il avait descendus lors de ses vacances dans les Rocheuses. Ils avaient débuté en se laissant aller sur le courant doux qui précède toujours les premiers chaos. Les rochers qu'il avait vus et qui déchiraient l'eau comme des couteaux avaient ravivé une ancienne blessure et il avait crispé les mains sur les cordes jusqu'à s'en faire saigner. En puis au bout d'un moment, il avait oublié la peur pour l'immédiat des ballottements et de son corps qui devait suivre, qui devait devenir comme l'eau, se laisser aller, devenir le flot, devenir le torrent. Il avait cessé d'être l'homme qu'il n'était pas encore alors pour devenir quelque chose d'autre. Plus de pensées. Plus de demain. Juste le mouvement comme à présent. Juste le mouvement. Être ses mains et rien d'autre mais ne pas oublier les sons. Écouter. Être sûr. Pas de répétition. Pas d'harmoniques. Jouer, écouter, apprécier, ne pas faire attention aux sons. Se les rappeler. Se rappeler la sensation et rien d'autre. La sensation de ce qu'était que la sensation de jouer. Jouer. Jouer. Attendre que la fatigue arrive. La fatigue aidait. La fatigue était un facteur d'oubli. La fatigue faisait faire des fautes. Faire des fautes. Parfois non. Attendre. Attendre que le dehors devienne gris et que la poussière le remplisse.

Rejouer la Toccata, le début, et passer à la polonaise en G mineur de Chopin. La polonaise mais comme une fugue, comme les chasses auxquelles s'adonnaient les enfants et qui avaient lieu dans le village où il s'était installé après son diplôme. Des mouvements qui se développaient selon la position du chasseur et l'angle de vue des chassés. Des mouvements de meute, de bancs de poissons. Il y avait souvent une bulle autour du chasseur, comme de l'air dans un liquide. Et lui, depuis sa fenêtre, il pouvait les regarder jouer des parties entières, un livre délaissé à son côté, tout entier pris dans l'urgence de ces âmes qui ne vivaient que dans le jeu.

Il rata une note et, quelques secondes plus tard, deux autres. La fatigue était là. Et il avait faim. Il sourit. Faim et fatigue. Mal derrière les yeux. Moins concentré. Plus d'incohérence aléatoires. Mieux. Il enchaîna sonates, blues et jazz. Le jazz était bon. Improvisation. Ne pas savoir. Laisser les mains décider. Les sons étaient oubliés. Ne comptaient que le mouvement des doigts et la puissance des doigts et la souplesse des doigts. Toucher. Caresser. Frapper. Écraser. Remercier. Violenter. Pause. Crier. Hurler. Quand? Quand la poussière allait-elle se mettre à tomber?!

Utiliser sa tête. Frapper les touches avec son front. Les coudes. Genoux. Revenir aux doigts. Rouler les poings sur le clavier comme si c'était une pierre qui tombait et puis se lever. Aller chercher les cordes, aller chercher les pièces sous les cordes et les lancer sur les cordes, frotter les pierres sur les cordes, serrer les cordes avec les cordes de chanvre et le plastique mais autrement. Déformer. Écraser. Comprimer. Maltraiter les chevilles. Les serrer. En relâcher d'autres. La boîte de conserve était trop

ronde. La jeter sur le sol et l'aplatir de tout son poids. Coups de talons. Frapper le plus fort possible. La jeta contre le mur. Prit le vieux tabouret de métal et frappa avec. Frappa la boîte de conserve encore et encore. Elle devait mourir. Crever. Elle devait crever!

L'odeur de pluie sèche suspendit son coup. Ses bras tremblaient. Tremblaient de fatigue, de faim et de colère mais il était heureux. Dehors, des cendres tombaient. C'était fini. Pour aujourd'hui, c'était fini.

Il déposa le tabouret déformé par les coups répétés sur le sol, se pencha, ramassa la boîte de conserve et la considéra d'un œil vide, frustré, désolé. Elle n'avait pas mérité ça. Et il lui en restait si peu. Quel gâchis... Quel gâchis...

Il alluma la radio. Les grésillements étaient encore audibles mais laisseraient bientôt place *aux* listes. Il s'approcha du mur qui jouxtait la porte, s'y adossa et se laissa glisser jusque sur le sol. Il avait faim mais ne pourrait pas manger tant qu'il n'aurait pas entendu *les* listes.

Il était fatigué. Épuisé. Dehors, la poussière tombait avec la lenteur d'un cauchemar sur le fond pâle du soir. Il avait dû jouer de la musique pendant quatre à cinq heures. Il regarda ses doigts, ses ongles qui saignaient, puis dans un soupir il les laissa tomber pour ne regarder que devant lui, l'esprit vide. Il le devenait de plus en plus, chaque jour. Il avait détesté cela, avant. Maintenant, il voyait cela comme un entraînement, et peut-être qu'un jour cela serait son état naturel.

Les grésillements cessèrent. La même voix féminine commença avec la liste des lieux de collecte de nourriture qui avaient été aperçus par les *autres*. Pour certains, l'instinct de partage était la seule chose qui leur restait de leur humanité passée. Aider les autres. Indiquer les points où ils pouvaient trouver de la nourriture ou de l'eau pure, parler peut-être un peu.

Il s'était installé assez loin de tous les groupes connus pour éviter cela. Il ne prendrait plus ce risque.

Après la liste des lieux vint la liste des points de frappes du jour. Deux secteurs avaient été frappés. La voix restait neutre. Elle ne devait connaître personne là-bas. Il faudrait attendre plusieurs jours pour vérifier si des choses pouvaient être récupérées dans la première. L'impact avait vitrifié en grande partie la zone et la roche incandescente rendait toute exploration impossible. Pour la seconde, le coup avait retourné la terre « comme un soc de charrue ». Il serait plus facile de trouver des restes, mais la tranchée semblait être profonde de près de cinquante mètres. C'était ce qu'avaient transmis les survivants qui se trouvaient juste aux abords. Ils exploreraient quand les éboulements aléatoires auraient cessé et stockeraient tout ce qu'ils pourraient « pour du troc et du partage ».

Puis vint la liste des morts connus. Il l'écoutait toujours avec un peu plus d'attention que les autres listes, même s'il ne connaissait plus personne. Les noms étaient parfois pourvoyeurs de brefs souvenirs d'avant.

Le huitième nom était le nom d'une famille qui avait annoncé quelques semaines auparavant la naissance de leur enfant. C'était sans doute lui, la cause de l'impact. Ses parents n'avaient sans doute pas réussi à calmer ses cris avant qu'ils ne créent un schéma. Il l'avait pensé. Il l'avait su. C'était de la folie sous Leibniz. Ils auraient dû le tuer à la naissance mais même dans ce monde... qui aurait pu?

Leibniz l'avait pu.

Les autres morts ne devaient leur mort qu'à eux-mêmes. Ils auraient dû fuir la zone.

La dernière liste était la liste des recommandations. Elle ne changeait jamais. C'était toujours la même chose mais il la laissa tout de même être récitée. C'étaient des mots prononcés par quelqu'un d'autre que lui. C'était suffisant.

Il se leva. Il était faible. Il devait tout de même manger. Il marcha jusqu'au placard où il conservait sa nourriture. Il lui restait des champignons qu'il avait fait bouillir, des baies écrasées, de la farine de blé sauvage. Il sentit son ventre réclamer du pain. Il aurait tellement voulu manger du pain... Du pain avec de la confiture de bleuets comme il avait eu l'habitude d'en manger, l'après-midi après les cours, avec un bol de lait au cacao. Le lait ne lui manquait pas. Mais le pain...

Il regarda les conserves qu'il lui restait. Chaque jour il les regardait pendant plusieurs minutes, envahi par la tentation d'en ouvrir une juste pour se rappeler un vrai repas. Il lui en restait sept. Il avait des fèves. La faim lui prit dans l'œil. Il saisit la conserve. Il mangerait des fèves aujourd'hui! Qu'importe de garder des conserves pour plus tard. Il pourrait mourir au prochain réveil de Leibniz.

Il fit un feu dans l'âtre. Il brisa la première allumette et il cracha entre ces dents pour cela. La seconde fut la bonne. Il les compta avant de replacer la boîte au dessus du montant de la cheminée. Encore onze. Onze allumettes.

Quand le feu fut assez fort, il plaça la conserve au-dessus et attendit. Attendit. Attendit. Les yeux encore dans le vide. Exténué. Il fut rappelé par le bouillonnement du jus qui sautait sur les flammes. Il cria une nouvelle fois. De la nourriture de perdu! Il prit la boîte de la main et se brûla et la lâcha. Le contenu se déversa sur le sol. Il ragea. Il ramassa tout ce qu'il put de ses doigts ensanglantés. La douleur remonta ses nerfs jusqu'à ses épaules. Il accepta. C'était sa punition. Il ne mangerait que cela. Il ne mangerait rien d'autre.

Les fèves sur lesquelles il avait tant bavé avaient le goût de la poussière du dehors. Son estomac se contracta de douleur.

Après manger, il s'allongea sur son lit, une paille faite d'herbes séchées recouvertes d'une couverture qu'il avait trouvée dès les premiers jours après l'arrivée de Leibniz. Il s'endormit aussitôt.

Il avait l'image de Leibniz devant lui quand il se réveilla. Il était dans tous ses rêves. Il tourna la tête vers la fenêtre. La poussière avait fini de tomber. Il faisait encore nuit. Il se leva. Son estomac était comprimé par la poussière qu'il avait ingérée. Il alla dehors pour évacuer son mal-être. La nuit était noire teintée des yeux blafards de Leibniz. La nuit plus qu'à tout autre moment, sa présence était.

Quand il eut fini, il se releva et regarda en direction de la lumière. C'était la seule chose qu'il pouvait regarder de lui. Quand ils masquaient tout le reste. Le reste était trop lourd à porter. Trop lourd à supporter.

La faim le tirait. Trop pour oublier. Trop pour ne rien faire. Il rentra, prit les baies écrasées et les mangea avec avidité avant de la regretter. L'hiver allait être sur lui dans trois mois. Comment ferait-il alors s'il mangeait autant?

Il se planta devant le placard qui contenait ses vivres. Avant, il avait toujours de la nourriture pour près d'un mois. Précaution inutile. Utile à présent. Il devait prévoir. Prévoir. Prévoir...

Il cligna des yeux et le jour était sur lui. Il ne put dire combien de temps il était resté ainsi figé. S'était-il endormi? À quoi avait-il pensé?

Un son capta son attention. D'où venait-il? Il fouilla la pièce du regard. Tomba sur la radio. La radio. Il avait oublié de l'éteindre. Il jura et jura encore tandis qu'il l'éteignait mais une fois dans ses mains la colère ne disparut pas. Elle grandissait. Grandissait. Grandissait! Impossible à contenir il jeta la radio contre le mur, la faisant exploser en plusieurs morceaux qui s'éparpillèrent sur le plancher mais il n'en avait pas fini. Il les frappa du pied. Il les écrasait. Il les prenait entre ses mains et les brisaient encore et encore jusqu'à ce qu'il ne puisse plus les plier et les jeta encore et encore jusqu'à ce que ses forces ne le lui permettent plus, jusqu'à ce qu'il tombe et qu'il s'écroule de fatigue.

Il se réveilla en sursaut. L'image de Leibniz se dissipait de ses yeux sur le fond de sa maison et sur la radio néantisée. Il regretta son accès de colère. Maintenant, il lui fallait trouver une nouvelle radio.

Il prit deux conserves et sa boîte d'allumettes qu'il mit dans son sac à dos et ouvrit la porte pour voir le soir grisonnant étalé devant lui. Il avait dormi toute la journée. Il partirait en ville le lendemain matin.

Il prit les champignons bouillis qu'il mastiqua un à un lentement. Qu'allait-il faire durant la nuit s'il ne dormait pas? Il voulut s'installer devant le piano mais le tabouret était bancal. Réparer le tabouret. Il le renversa, prit deux pieds dans ses mains et les écarta pour qu'ils reforment un axe acceptable. Doucement. Tout doucement. Ne pas trop forcer. Ne pas trop forcer...

Le son. Comme une corne de brume. Il s'arrêta, tétanisé. Plus le temps. Plus le temps du tout. Il

ramassa les pièces de la radio en toute vitesse et les répandit sur les cordes, puis il remit le tabouret en place et commença à jouer. Son siège était inconfortable. Il jouerait mal sans problème, mais sa conscience allait être constamment rappelée à elle et à cause de cela, il allait penser. Il ne devait pas penser. Il devait être vide!

D'un coup de pied il rejeta le tabouret et se mit à genoux pour jouer. Cela lui fit mal. Extrêmement mal. Ses doigts n'avaient pas encore cicatrisé. Il devait jouer moins fort volontairement s'il voulait ne pas avoir trop mal trop vite mais cela lui demanderait de penser. Encore penser. Encore penser trop! Il se redressa et joua avec ses phalanges plutôt que le bout de ses doigts. C'était difficile. Ses mouvements étaient empêchés. Cela le frustrait. La frustration le faisait penser. Penser encore. Tout le faisait penser. Comment faire pour ne pas penser?

Il frappa les touches de tout son corps. Il n'y avait plus que des gestes. Faire quelque chose et c'était tout. Plus de musique. Plus d'idées. Plus rien. Encore et encore rien. Taper. Oublier. Taper. Oublier. Taper. Oublier. Oublier. Oublier. Oublier...

Ses mains tombèrent contre ses hanches. Des gouttes de sang glissaient contre ses ongles et venaient frapper les planches de bois. Il resta hagard devant l'instrument. Statue oubliée. Il se tourna, marcha jusqu'à la porte, l'ouvrit. Sortit.

Il releva les yeux. Au-dessus des arbres, le soleil allait bientôt paraître. Puis Leibniz allait l'occulter et alors il n'y aurait plus que son ombre qui dominerait le ciel.

L'immense colosse bougea. Le bruit de ses articulation emplit l'espace et fit grincer les dents de l'humain. Son bras immense bougea à peine mais les arbres tremblèrent sous le souffle de son mouvement. Puis il retomba. La terre trembla. Le vent hurla. Une vague d'une indicible chaleur frappa l'homme immobile.

Des humains avaient pensé.

Leibniz avait frappé.